

La fille
de la
GARE

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : La fille de la gare / Ellie Midwood

Autre titre : Girl on the Platform. Français

Nom : Midwood, Ellie, auteure

Description : Traduction de : The Girl on the Platform

Identifiants : Canadiana 20250033917 | ISBN 9782898044779

Classification : LCC PS3613.I34 G5714 2025 | CDD 813/.6-dc23

© Ellie Midwood, 2021

Publié à l'origine en Grande-Bretagne sous le titre *The Girl on the Platform*
par Storyfire Ltd en tant que Bookouture

© 2024, Éditions Faubourg Marigny pour la traduction française

Traduit de l'anglais (Angleterre) par Typhaine Ducellier

© Les éditions JCL, 2025 (pour la présente édition)

Couverture :

Kelly Van Winden / Freepik / Illustration partiellement
créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Ellie Midwood

La fille
de la
GARE

LES ÉDITIONS JCL 

*À Vlada et Ana. Nous n'avons pas la même mère,
mais vous resterez à jamais mes sœurs. Merci d'être celles
que vous êtes si passionnément et si fièrement. Je vous aime.*

Berlin, printemps 1933

— Votre nouveau bureau.

D'un geste de la main quelque peu théâtral, Erich Tischendorf, le directeur du service de publicité des studios Metro-Goldwyn-Mayer, indiqua à Libertas son poste de travail.

En proie à une horreur grandissante, Libertas observa les montagnes de papiers parmi lesquelles disparaissaient la machine à écrire et non pas un, mais deux téléphones noirs ensevelis sous les magazines et les classeurs.

— Désolé pour le désordre.

Herr Tischendorf – *je vous en prie, appelez-moi Erich* – inclina sur le côté sa tête méticuleusement coiffée.

— Nous venons tout juste de finir de faire le ménage dans la maison et certaines fonctions n'ont pas été occupées depuis plusieurs jours, parfois même depuis des semaines.

Il accompagna ces derniers mots d'un regard dramatique en direction du plafond moulé.

Libertas songea qu'il aurait davantage été à sa place sur le grand écran qu'à un poste de direction dans la filiale berlinoise des studios américains de cinéma. Tout chez lui paraissait avoir été minutieusement répété et encore plus soigneusement exécuté. Avec ses airs de Clark Gable (sans la moustache), il semblait élégant et raffiné, mais aussi totalement dépourvu de personnalité.

Dans une tentative de détendre l'atmosphère, Libertas se permit un sourire hésitant tandis qu'elle hochait sa tête blonde en direction de la pièce encombrée.

— Vous devriez renvoyer les personnes chargées du ménage, si c'est à ça que ressemble mon bureau après leur passage.

Il y eut une pause, lors de laquelle l'expression d'Erich changea à plusieurs reprises. Il battit des paupières comme un hibou perplexe, fronça les sourcils, battit des paupières à nouveau, pour finalement s'illuminer et partir dans un éclat de rire soulagé.

— *Ach*, vous êtes charmante ! Enfin, quelqu'un avec un bon sens de l'humour dans le service. C'est exactement ce dont ce studio a besoin. Du sang neuf pour donner un coup de jeune à ce cimetière d'éléphants. Formidable !

Là-dessus, il attrapa la main de Libertas, la serra chaleureusement et s'en alla sans cesser de glousser silencieusement.

Ce fut au tour de Libertas de le fixer d'un air confus.

La véritable signification de ses paroles – *nous venons tout juste de finir de faire le ménage dans la maison* – lui apparut bien plus tard cette semaine-là ; son premier jour se déroula dans une espèce de rêverie, errant dans les longs couloirs qui sentaient la cire et le parfum onéreux et admirant les photographies des acteurs, réalisateurs et producteurs les plus célèbres de la MGM : Greta Garbo, John Barrymore, Jean Harlow, Clark Gable, Edmund Gouling qui avait tourné *Grand Hotel*, récompensé par un Oscar, et Irving Thalberg, le producteur qui avait donné naissance à toutes ces vedettes.

Lors de ses premières observations, Libertas remarqua que quelques visages manquaient à l'appel. Il ne restait que des plaques dorées indiquant les noms de ceux dont les effigies honoraient

le mur de leur présence encore peu de temps auparavant. Un soupçon germa dans un coin de son esprit, mais elle repoussa cette pensée avec sa nonchalance habituelle de jeune femme idéaliste.

Ils vont sûrement les remplacer par des portraits plus récents, décida-t-elle. Elle retint son souffle lorsque son regard se posa sur une autre plaque, sous un autre emplacement vide : Erich Pommer, producteur.

Erich Pommer! Incapable de contenir son enthousiasme, Libertas suivit du bout des doigts le contour des lettres gravées, admirative. *Le pionnier légendaire, fondateur du tout premier studio de production allemand Decla Film, visage de la production cinématographique de Weimar en tant que producteur principal des studios UFA, l'homme qui avait découvert Fritz Lang en personne!*

Néanmoins, l'exaltation de Libertas fut abruptement interrompue par le «Je vous demande pardon, Fräulein» indifférent d'un ouvrier.

Il posa sa caisse à outils sur le sol couvert de moquette, en sortit un tournevis et se mit à siffloter un chant nationaliste tandis qu'il s'affairait autour des vis.

— Que faites-vous? s'enquit Libertas dès qu'elle eut repris une contenance.

L'employé la dévisagea comme si elle venait de lui poser une question d'une incroyable stupidité et haussa ses épais sourcils en bataille.

— Je retire la plaque?

— Ça, je le vois bien.

Les joues empourprées (davantage par l'agacement que par l'embarras), Libertas croisa les bras sur la poitrine.

— Ce que je veux savoir, c'est pourquoi, s'enquit-elle d'une voix où transperçait la bravade. Savez-vous seulement qui est Erich Pommer? C'est l'un des fondateurs de toute l'industrie cinématographique de...

— Je n'en doute pas une seconde, Fräulein, l'interrompit l'ouvrier, mais son nom est sur la liste, alors je dois retirer la plaque.

— Quelle liste? insista Libertas, de plus en plus énervée par l'apathie de son interlocuteur.

— Cette liste.

Toujours aussi imperturbable, il sortit une feuille de papier pliée et tachée d'huile de la poche de sa salopette et la lui tendit.

Libertas s'en empara d'un geste brusque et parcourut rapidement le document froissé orné du cachet du ministère de l'Éducation du peuple et de la Propagande du Reich. Il n'expliquait pas grand-chose, se contentant d'énumérer des noms par ordre alphabétique – acteurs, actrices, réalisateurs, scénaristes, producteurs. Pas une seule profession n'était épargnée par une purge en apparence arbitraire qui n'avait aucun sens aux yeux de la jeune femme. Agacée, elle rendit le papier et prit note d'aborder la question avec son supérieur hiérarchique direct, Tischendorf.

Mais trier les classeurs sur son bureau accapara le plus clair des journées suivantes. Quand vint le jeudi, de nouveaux portraits occupaient les emplacements vides et quand arriva le vendredi, jour où Libertas devait retrouver son oncle Wend, le sujet lui était entièrement sorti de l'esprit.

Un calme inhabituel régnait ce soir-là dans la gare d'Anhalt, principale artère ferroviaire qui pompait le sang du cœur du pays (Berlin) pour l'envoyer dans des centaines de directions différentes.

— Une parade SA ou une autre est en cours près de l'avenue Linden, indiqua le vendeur de billets qui avait l'air de s'ennuyer ferme. Flambeaux, bannières et tout le tremblement. Il paraît que le Führer va peut-être faire une apparition.

— Oh, dit Libertas avec un hochement de tête entendu. Voilà qui explique la gare vide et les rues désertes.

— Les gens l'adorent, marmonna le vendeur.

Son ton inexpressif donna à Libertas le sentiment que lui ne l'adorait pas tant que ça. Remarquant un badge du Parti sur le revers de son manteau, il la dévisagea par-dessus la monture de ses lunettes dans une sorte d'interrogation silencieuse. *Et pourquoi n'y êtes-vous pas, Fräulein?*

— J'ai rendez-vous avec mon oncle, expliqua Libertas avec un geste en direction du quai.

Elle se sentait gênée, sans raison apparente, d'être prise pour une nazie zélée qui brandissait fièrement sa broche sous le nez de quiconque voulait bien la regarder.

La vérité était bien plus prosaïque : Libertas avait rejoint le Parti uniquement sur l'insistance de son oncle (un nazi zélé, pour le coup), persuadée qu'il serait beaucoup plus facile en tant que membre de trouver un emploi à Berlin. Telle était l'étendue des affiliations de Libertas au NSDAP, le Parti national-socialiste des travailleurs allemands. Âgée de seulement dix-neuf ans et dotée d'une âme d'artiste, elle ne s'intéressait pas à la politique et encore moins à la situation actuelle de l'Allemagne. Le Parti dirigeant au pouvoir n'avait jamais affecté sa vie de quelque manière que ce soit – quelques investissements fructueux récemment effectués par sa famille, une longue lignée prussienne aristocratique, offraient à Libertas la possibilité d'un train de vie luxueux sans avoir à travailler un seul jour de toute son existence. Mais entre promenades à cheval et écriture de poèmes passables, elle n'avait

pas tardé à s'ennuyer dans la grande demeure familiale isolée et avait décidé que la bohème berlinoise lui seyait bien mieux. Elle rêvait de cinéma, mais fronçait les sourcils à l'idée de jouer elle-même la comédie. Elle ambitionnait quelque chose de bien plus significatif, quelque chose qui immortaliserait son nom pour les années à venir, quelque chose qui...

— À l'approche quai numéro deux...

La voix d'un annonceur s'insinua parmi les images glorieuses que sa vive imagination formait dans son esprit.

Arrachée à ses rêves pleins d'optimisme, Libertas consulta l'horloge ouvragée sur le quai opposé. Du fait de l'amour militaire prusse pour l'ordre instillé en elle par les soldats de la famille, Libertas était arrivée à la gare bien trop en avance. En proie à un ennui grandissant, elle se rendit dans les toilettes réservées aux passagères de première classe et repoudra son visage pâle, nostalgique du superbe hâle qu'elle aurait normalement arboré à cette période de l'année dans son ancien pensionnat en Suisse. Elle habilla sa bouche d'un rouge à lèvres cerise foncé et remit en place ses boucles blondes déjà parfaites. Son dernier admirateur en date avait proclamé qu'elle ressemblait à Greta Garbo. Le précédent l'avait comparée à Marlene Dietrich. Libertas leur avait ri au nez et avait déclaré qu'elle aurait préféré être le romancier Erich Maria Remarque (mais celui du début des années 1920, lorsqu'il était encore journaliste), avant de rire encore plus fort face à leur air éberlué.

Elle nourrissait des aspirations d'homme. Ses soupirants ne voyaient en elle qu'un visage de poupée et un corps à se damner et c'était pour cette raison qu'elle les avait quittés tous les deux sans jamais se retourner.

L'employée préposée aux toilettes ouvrit la porte à Libertas et remercia vivement *gnädige* Frau pour son généreux pourboire. À l'extérieur, le quai était de nouveau vide, la grande nuée de

passagers se dissipant déjà à travers les portes derrière lesquelles des taxis les attendaient, vers le passage souterrain qui menait à l'hôtel Excelsior, ou encore vers les indénombrables magasins de luxe où la dernière mode parisienne se vendait à des prix exorbitants. Sur l'un des bancs polis, un homme d'affaires en transit étudiait la rubrique «économie» du journal avec une extrême concentration.

— *Scheiße!*

Le juron cru fit sursauter Libertas, qui tourna la tête vers l'homme presque entièrement dissimulé dans l'ombre d'une haute colonne de calcaire. Vêtu avec un bon goût notoire, mais de toute évidence contrarié, il se débattait avec une boîte d'allumettes qui, à en juger par la pile qu'elles formaient à ses pieds, devaient être humides. Il maudissait la fichue pluie de la veille, le domestique qui avait égaré son briquet préféré, le satané monde entier qui aurait tout aussi bien pu aller en enfer si cela n'avait tenu qu'à lui...

— Tenez.

Allumant son briquet argenté rehaussé des armoiries familiales, Libertas amena la flamme au niveau de la cigarette de l'inconnu.

Le visage obscurci par le rebord de son élégant chapeau en feutre, il aspira profondément et recracha la fumée avec un soupir chargé d'une telle tourmente intérieure que Libertas pensa qu'il avait dû perdre un proche... ou quelques millions de marks dans une transaction malheureuse.

— Sale journée? hasarda-t-elle avec douceur.

— Sale vie.

Il ôta son chapeau, passa la main dans ses cheveux sombres et offrit à Libertas un sourire familier à force de l'avoir vu dans une ribambelle de journaux et de magazines.

Fritz Lang. *Le grand réalisateur allemand*; le génie derrière la merveille de la cinématographie *Metropolis*; le savant fou derrière le film à suspense *M le maudit* qui avait ébranlé le monde entier; le rêveur qui avait envoyé un film sur la lune; la star de Berlin sempiternellement entourée de foules enthousiastes de fans ébahis d'admiration... et qui se tenait là, seul dans l'ombre, avec une petite valise posée à ses pieds.

Quelque chose dans cette vision aurait dû éveiller les soupçons de Libertas, mais elle était bien trop excitée pour y prêter attention. Une exclamation de surprise menaçait déjà de franchir ses lèvres et de se transformer en retentissant cri de joie purement adolescente...

— S'il vous plaît, non !

La voix de Lang était mâtinée d'une telle terreur, il y avait une telle urgence dans la façon dont il lui agrippa l'avant-bras pour l'attirer dans l'obscurité, que Libertas tomba dans un silence préoccupé.

Aussitôt, le réalisateur adopta une intonation plus douce et une expression mélancolique.

— Pardonnez-moi, je vous prie, de vous avoir fait une si piètre première impression. Quel manque d'égards ! Je vous assure que ce n'était pas mon intention. Simplement, je... Je voudrais monter dans ce train incognito, si tel est le souhait des forces supérieures.

Ce ne fut qu'à cet instant qu'elle remarqua que le monocle que Fritz Lang portait systématiquement à l'œil gauche était absent. Même sans ce détail, il restait bien trop facilement reconnaissable. C'était sans doute pour cette raison qu'il remit son chapeau sur sa tête et en rabaissa le rebord aussi bas qu'auparavant.

— Je vous promets de ne pas faire d'esclandre et de ne pas dire à votre femme que vous partiez rendre visite à une amie, à condition que vous me signiez un autographe, plaisanta à moitié Libertas pour tenter de détendre l'atmosphère.

Une noirceur dense entourait le réalisateur ; Libertas la voyait qui se reflétait dans ses yeux noisette, fatigués et perdus, dont les cernes profonds semblaient indiquer qu'il n'avait pas dormi la veille, voire depuis plus longtemps.

Lang laissa échapper un petit rire aussi désolé que fantomatique et secoua la tête, reconnaissant pour cette distraction.

— Si seulement mes déboires conjugaux étaient mon plus gros souci, ma chère, mais je crains fort que ce ne soit plus le cas. Ma femme et moi venons de signer les papiers de notre divorce et pour ce qui est de mon amie... Allez savoir si je la reverrai un jour. Mais assez parlé de mes problèmes. Comment vous appelez-vous, ma jolie ?

— Libertas, répondit-elle tandis qu'elle lui tendait son petit carnet relié en cuir et un stylo-plume.

— Libertas ! s'exclama Lang en l'observant avec un intérêt renouvelé. Sacré prénom. Un nom de combattante pour la liberté.

— Mon grand-père, Fürst Philipp d'Eulenburg, était artiste. Dans ses *Contes pour la liberté*, l'un des personnages s'appelle Libertas. C'est à elle que je dois mon nom.

— Vraiment ? Et que faites-vous dans la vie, avec un héritage génétique si artistique ? s'enquit Lang d'un ton taquin tout en écrivant dans son carnet.

— Je travaille pour les studios de la MGM ici, à Berlin, annonça fièrement Libertas, qui brûlait d'impatience à l'idée de lire le message que Lang était présentement en train d'inscrire.

— Ça alors ! C'est formidable !

Il laissa le stylo en suspens l'espace d'un instant et examina Libertas, d'un œil de professionnel cette fois.

— Vous n'êtes pas actrice, si ?

— Non. Service des relations presse. Je n'ai pas la moindre idée de ce pour quoi ils m'ont engagée au départ!

De plus en plus à l'aise en compagnie de Lang – Libertas ne pouvait s'empêcher de remarquer combien il était charmant – elle se mit à bavarder.

— Je sors à peine du pensionnat. Aucune expérience professionnelle, aucune compétence pour ce travail, et pourtant, ils m'ont prise sans hésiter.

Le sourire qui flottait sur le visage de Lang disparut, comme s'il portait un masque dont quelqu'un venait de couper les ficelles.

Libertas se mordit la langue, en proie à l'impression qu'elle venait de dire la très mauvaise chose au très mauvais moment et à la très mauvaise personne, sans toutefois parvenir à se l'expliquer.

— Ils vous ont engagée, car il faut bien que quelqu'un fasse ce travail.

Le ton de Lang était glacial, désormais.

— Tant de postes vacants. Il faut bien que des gens les occupent.

Libertas le scruta, sincèrement perdue.

— Que voulez-vous dire?

Il plissa les yeux en voyant son badge du parti nazi, qu'il n'avait pas remarqué jusqu'alors, puis reporta son attention sur son visage.

— Quel âge avez-vous, Libertas?

— Dix-neuf ans, répondit-elle, soudain envahie sans raison apparente d'un sentiment de culpabilité.

Après cet aveu, l'expression du réalisateur se détendit. Les coins de sa bouche sévère s'adoucirent pour former un sourire triste.

— Tout s'explique. Encore si jeune... Aimez-vous toute cette histoire de Parti, alors ?

Il indiqua sa broche du bout de son stylo, comme si la simple pensée de la toucher le dégoûtait.

— Ça ? Oh, non !

Libertas secoua la tête et couvrit le badge de son col en renard argenté.

— C'était uniquement pour trouver un travail. Mon oncle m'a parlé du processus de filtrage... quelque chose en lien avec les membres du Parti... il faut faire montre d'un statut politique fiable, ou une foutaise du genre.

Tout à coup, le persuader était de la plus haute importance. Elle s'agrippait aux mots avec l'énergie du désespoir.

Quand Lang rit doucement face à sa fin de phrase, si inadéquate pour la jeune aristocrate bien élevée qui se tenait devant lui, Libertas poussa un inaudible soupir de soulagement.

— J'imagine que vous ignorez tout de la récente Loi pour le rétablissement de la fonction publique professionnelle ?

Libertas le dévisagea, perplexe.

— C'est bien ce que je pensais.

Lang ferma le carnet et le plaça délicatement entre les mains de Libertas. Pendant quelques instants, il les retint dans les siennes tandis qu'il plongeait son regard dans le sien.

— Ils ont renvoyé tous les juifs de votre studio. De tous les studios. De toutes les sphères du service public. Théâtre, cinéma, cabinets d'avocats, banques, fonctions administratives, hôpitaux. Afin que de beaux Aryens pure race tels que vous les remplacent. C'est de cette manière que vous avez obtenu votre poste, ma chère.

Le sifflement d'un train entrant en gare transperça la poitrine de Libertas. Ou étaient-ce les mots qu'il venait de prononcer ?

— C'est mon train, annonça Lang en lui lâchant enfin les mains pour s'emparer de sa valise. Paris, aller simple, pas de billet retour... si toutefois ils ne m'arrêtent pas à la frontière. On ne sait jamais de nos jours, pas vrai ?

Il rit avec insouciance, mais Libertas sentit soudain des larmes brûler ses yeux habillés de mascara. L'image de Lang se brouillait devant elle, se dissolvant déjà dans le néant, tout comme le nom d'Erich Pommer et tant d'autres noms célèbres arrachés des murs, effacés des listes, condamnés à l'oubli.

— Je suis désolée, murmura-t-elle sans savoir s'il l'entendait au milieu du vacarme mécanique, des cris des porteurs et des chauffeurs, de toute la cacophonie de la gare. S'il vous plaît, pardonnez-moi... Je suis vraiment désolée.

— Ne le soyez pas. Mais soyez plus courageuse que moi et ne fuyez pas. Battez-vous.

Les yeux fermés, le visage baigné de larmes, Libertas sentit des lèvres effleurer délicatement la peau de sa joue brûlante.

— Petite combattante pour la liberté.

Le train de Lang était parti depuis longtemps quand Libertas trouva enfin la force d'ouvrir son carnet. Elle se remit à pleurer en lisant le message qu'il y avait annoté pour elle :

Faites honneur à votre nom, petite Combattante pour la Liberté ! Un jour peut-être, je ferai un film sur votre courage.

Bonne chance !

Fritz Lang

* * *

— C'était idiot de sa part de faire ça.

Voilà ce que proclama Fürst Friedrich-Wend d'Eulenburg und Hertefeld – alias oncle Wend uniquement pour Libertas – lors du repas de famille ce dimanche-là. La tête couronnée du patrimoine familial Schloss Liedenberg, vêtu de ses plus beaux habits dominicaux, porta un verre en cristal à ses lèvres et but une gorgée de vin, avant d'ajouter avec un mépris glacé :

— Rejeter la généreuse offre du ministre de cette manière... Goebbels propose à ce bâtard un poste à la direction d'une agence de presse qui doit superviser la production cinématographique du Reich tout entier et propose même de faire de lui un Aryen à titre honorifique. Et que fait Lang ? Il décampe pour Paris le soir même.

Wend secoua sa majestueuse tête d'un air désapprobateur.

— Un juif dans toute sa splendeur. Qui commence par jurer qu'il aime l'Allemagne davantage que sa propre vie, avant de partir en courant avec la queue entre les jambes à la moindre difficulté.

Depuis le début de la discussion, Libertas avait gardé le silence, poussant un morceau de canard d'un bord à l'autre de son assiette ornée d'un monogramme. Mais à ces mots, quelque chose s'embrasa en elle ; une étincelle de ressentiment qu'elle-même ne parvenait pas à s'expliquer.

— Je pense que c'est injuste, *Onkel*, protesta-t-elle.

Elle laissa tomber sa fourchette en argent dans un fracas plus bruyant qu'elle l'avait souhaité.

— Cette loi antijuive qui vient d'être promulguée ne peut, en toute bonne conscience, être qualifiée de « moindre difficulté ». Tout comme Herr Lang ne peut être qualifié de lâche. Il s'est battu sous le drapeau de son Autriche natale pendant la Grande Guerre et a été décoré à plusieurs reprises pour son courage.

Son oncle haussa les sourcils, légèrement surpris.

— Land s'est battu pendant la guerre? Hum... Je n'étais pas au courant. Oh!

Soudain, son expression s'illumina tandis qu'il se tournait vers son camarade officier.

— Vous ne devinez jamais qui le ministre Goebbels vient de nommer au poste de...

Pas au courant, ou alors il n'en avait tout simplement rien à faire, songea sombrement Libertas en son for intérieur. Perdant tout intérêt pour les commérages politiques, elle se remit à jouer avec sa nourriture. Elle adorait son Onkel Wend, mais il en allait toujours ainsi avec lui : il rejetait ou écartait tout ce qui allait à l'encontre de sa version des faits.

— Peut-être auras-tu la chance de voir le dernier film de ton réalisateur préféré que le ministre Goebbels a censuré, lança Wend d'un ton taquin par-dessus le candélabre doré. Il prévoit d'organiser une projection privée pour ses invités après sa fête d'anniversaire. Tu es conviée à m'accompagner. Contente?

— De voir le film de Herr Lang? Oui, grommela Libertas entre ses dents.

Wend s'esclaffa.

— Ma Libs ne manque pas de caractère, n'est-ce pas? s'enquit-il auprès de son audience en uniforme.

Sa question fut accueillie par un marmonnement d'assentiment et des ricanements serviles émanant aussi bien d'officiers que d'industriels.

Wend était l'un des donateurs les plus importants du Parti nazi. Par conséquent, rire à ses plaisanteries faisait partie des obligations du NSDAP et même l'attitude bravache de sa nièce était perçue

avec une sorte d'adoration amusée au lieu d'être condamnée. Tous la regardaient comme s'ils la trouvaient absolument charmante, une jeune fille trop jolie pour comprendre ce qu'elle racontait.

— Libs, sois gentille, joue de l'accordéon pour nous.

Une main sur le cœur, Wend se tourna vers ses invités.

— Attendez de l'avoir entendue. C'est une merveilleuse accordéoniste.

Réprimant un soupir résigné, Libertas se leva et alla chercher son instrument tout en se demandant comme il était possible d'être si désenchantée par Berlin en un laps de temps si court. Elle était venue ici dans l'espoir de faire une différence et de se faire un nom. Mais aux yeux des hommes du nouveau Reich, elle n'était qu'une belle décoration lors d'un dîner, dont les déclarations n'avaient pas d'importance et dont la voix n'avait de valeur que lorsqu'elle leur chantait des hymnes patriotiques.

Combattante pour la liberté, mon œil. Une usurpatrice qui avait volé à son insu le poste d'une malheureuse juive sans doute bien plus qualifiée qu'elle. Voilà ce qu'elle était.

Berlin, 10 mai 1933

L'agitation qui régnait sous la fenêtre de Libertas ce matin-là était tout sauf habituelle, mais elle était trop préoccupée par son travail pour prêter la moindre attention aux cris des commandants SA et aux râles des moteurs de camions qui semblaient en mouvement perpétuel depuis l'aube.

— Pourrais-je parler à Herr Best, s'il vous plaît? Libertas Haas-Heye, service publicité de la MGM... Certainement, je patiente.

Le combiné coincé entre son oreille et son épaule, Libertas rédigeait un mémo de sa dernière conversation : *Le magazine Die Dame a également accepté de faire la critique du Tourbillon de la danse ; a sollicité un entretien avec Joan Crawford – voir si c'est possible d'organiser ça ; Frankfurter Zeitung veut de nouvelles photos de Gable et d'Astaire prises sur le tournage même – appeler le service pub de Hollywood pour leur demander d'en envoyer pour leur numéro de juin. Organiser une réception pour Hardy...*

Une voix familière à l'autre bout du fil interrompit le cours de ses pensées. Aussitôt, un sourire bien rodé apparut sur le visage de Libertas.

— Herr Best!

Jetant un coup d'œil à sa montre-bracelet en or, Libertas remarqua, non sans surprise, qu'à peine une minute s'était écoulée. Tous les célèbres rédacteurs en chef des publications les plus prestigieuses avaient normalement pour habitude de faire attendre pendant vingt minutes et d'obliger à rappeler plusieurs fois par jour, faisant

semblant d'être absolument débordés et totalement indisponibles. Mais désormais, ils arrachaient le téléphone des mains de leurs assistantes dès qu'elles annonçaient le nom de Libertas.

— Comment allez-vous aujourd'hui? Quelle *joie* de vous entendre de nouveau! Oh, les fleurs?

Son interlocuteur s'épanchait sur le bouquet que Libertas lui avait envoyé pour la critique dithyrambique que son équipe avait rédigée pour le dernier succès en date de la MGM, *Le Tourbillon de la danse*. Une petite touche personnelle qui avait déclenché mécontentement et grognements chez le comptable du studio, mais qu'Erich Tischendorf avait trouvée très ingénieuse.

— C'était la moindre des choses pour vous exprimer notre infinie gratitude, Herr Best.

Elle baissa la voix sur le ton de la confiance.

— Promettez-moi de ne le répéter à personne, mais *Film Kurier* est le magazine préféré de la MGM. Et je tiens ça des plus hautes autorités... Vous avez ma parole! Ha ha, Herr Best, vous êtes *tellement charmant*...

Si seulement Herr Best savait que Libertas servait exactement le même discours et récitait les mêmes compliments à absolument tous les rédacteurs en chef auxquels elle avait à faire, quel que fût leur poids dans l'industrie... il se serait sans doute départi de l'air satisfait que Libertas le soupçonnait fortement d'arborer à cet instant. Mais c'était précisément ce genre de flatterie et de connivence répétée sur le bout des doigts cultivée avec la presse qui avait propulsé Libertas dans la stratosphère des studios berlinois de la MGM en un mois à peine. Erich Tischendorf ne cessait de chanter ses louanges à quiconque voulait bien les entendre et s'en remettait à «l'avis de spécialiste» de Libertas chaque fois qu'un souci surgissait avec une publication ou une autre, ou qu'une vedette têtue refusait une interview.

Le directeur du studio lui-même, Frits Strengholt, était connu pour passer dans le bureau de Libertas afin de boire un café, fait inimaginable pour un homme qui avait pour habitude de ne même pas daigner répondre aux salutations de ses employés, comme s'ils étaient invisibles et indignes de son attention.

— Naturellement, Herr Best. Je suis quasiment certaine qu'il est possible d'obtenir une exclusivité avec le réalisateur.

Libertas grimaça quand une série de cris particulièrement retentissants lui parvint par la fenêtre ouverte et maudit intérieurement le crétin de SA qui les poussait. Tirant sur le cordon du téléphone, elle l'emporta jusqu'à la fenêtre, le posa sur le rebord et ferma les battants. Dehors, des officiers SA en uniforme s'affairaient en tous sens tels des fourmis, construisant une sorte de bûcher sous le regard de leurs supérieurs. Au loin, un grand nombre de camions couverts de bâches était aligné.

— Oh non, il sera d'accord, c'est sûr. Ne vous inquiétez pas, je sais comment le convaincre.

Elle rit presque sincèrement quand le rédacteur en chef lui rétorqua *Je n'ai pas le moindre doute concernant vos compétences, Fräulein Haas-Heye.*

— Je sais, je sais; il se prend pour le cadeau fait par Dieu à l'humanité, mais que voulez-vous? Vous connaissez les réalisateurs, en particulier ceux qui ont du talent. Ils sont un peu imbus d'eux-mêmes. Mais avec moi, il n'osera pas refuser, je peux vous l'assurer... Oh, Herr Best, quel flatteur vous faites! Alors c'est réglé. Très bien. Je sais à quel point vous êtes occupé, alors je ne vais pas accaparer plus longtemps votre temps précieux. Je vous contacterai dès que j'aurai convenu d'un rendez-vous avec lui... Bien sûr! Vous aussi... Avec plaisir, comme toujours. Bonne journée.

Libertas venait à peine de remettre le téléphone à sa place quand Inge Bissen, l'une des photographes du studio, fit irruption dans son bureau, appareil au poing.

— Libs, j'ai besoin d'une photo de toi pour le hors-série du *Beobachter* de demain. Assieds-toi à ton bureau et dépêche-toi de me faire ton plus beau sourire ! Ils ne prennent jamais la peine de nous prévenir, ce qui veut dire que je vais devoir développer les clichés ce soir, une fois de plus. Je peux dire adieu à mon rendez-vous galant...

À ces mots, un sourire sincère et éclatant se forma sur les lèvres de Libertas, qui alla jusqu'à étirer les coins de ses yeux bleu clair. Ajustant le col en dentelle blanche de sa robe noire en laine, elle prit place dans son fauteuil et croisa les mains au-dessus des innombrables mémos et autres magazines aux couvertures brillantes.

— C'est pour quoi ? s'enquit-elle une fois qu'Inge eut fini de la photographier.

— Pour le hors-série, je viens de te le dire. Il est consacré à l'autodafé de ce soir.

— L'autodafé... ?

Libertas cligna des paupières à plusieurs reprises sans rien y comprendre.

Inge agita nonchalamment la main.

— Ah oui, c'est vrai, tu étais en rendez-vous et tu as raté la réunion. Une fois notre journée de travail terminée, le ministre Goebbels prononcera un discours, auquel devrait assister le Reichsmarschall Göring, si je ne dis pas de bêtises, et ensuite, chacun de nous s'emparera d'un tas de livres récemment interdits pour les lancer dans les flammes. Des prises de nuit avec le feu et tout le bazar, voilà qui devrait donner de super photos. J'ai hâte !

Les yeux sombres d'Inge pétillaient d'impatience, mais Libertas, elle, sentait qu'un obscur tourbillon de suspicion et de dégoût l'agitait. À contrecœur, elle feignit un sourire en réponse au signe qu'Inge lui adressa pour lui dire au revoir.

La nuit s'abattit sur la capitale, enveloppant de noir la place de l'opéra. En son centre, un bûcher s'élevait, aussi imposant qu'inquiétant. Une vague odeur d'essence s'en dégageait, ainsi que quelque chose d'inexplicablement menaçant. Les mains enfoncées dans les poches de son imperméable, Libertas frémissait dans le vent froid du mois de mai. Autour d'elle, la foule attendait en se dandinant d'un pied sur l'autre, tous les regards avides rivés sur le bûcher, se léchant les lèvres avec convoitise. Toute l'affaire revêtait quelque chose de primaire, de sauvage, songea-t-elle soudain. On avait dû brûler des sorcières de la même manière exactement au même endroit il n'y avait pas si longtemps.

De l'autre côté du bûcher, une estrade avait été érigée pour le principal inquisiteur du Reich : le ministre Goebbels. Les Chemises brunes extrayaient de l'arrière des camions des piles et des piles de livres, attachés par des ficelles. Leurs collègues en uniforme noir de la SS les apportaient crânement, coupaient les ficelles puis tendaient les ouvrages tels un cadeau aux « invités » qui occupaient les premiers rangs, accompagnant leur geste de sourires ainsi que d'un « Bitte » poli.

Après qu'un jeune SS déposa quelques livres entre ses mains gantées, Libertas les inspecta et sentit qu'elle fronçait de plus en plus fortement les sourcils. *Ils brûlent Mann ? Brecht, son compositeur préféré ? Freud ? Remarque ? Pas Remarque, enfin, c'est impossible !*

La gorge soudain aussi nouée que si elle avait été prise dans du fil barbelé, Libertas tenta de déglutir, mais le nœud était trop gros.

Plus loin, la voix travaillée du ministre Goebbels, teintée de la vague trace de l'accent souabe dont il tentait si désespérément de se débarrasser, résonnait et transportait ses paroles sur la pureté

du sang, de la race et de la pensée. Le ministre de la Propagande n'était peut-être pas pourvu de la stature et de l'allure aryennes, mais il se rattrapait amplement avec la ferveur nationaliste qui brillait dans ses yeux noirs et le poison que déversait sa langue diabolique et éloquente.

Des torches furent lancées sur le bûcher. Libertas ne savait plus si ses yeux brûlaient à cause de la fumée ou de ses larmes. Des mains SS pleines de bonne volonté la poussaient déjà en direction des flammes, dont des étincelles tombaient dangereusement près de ses pieds, dansaient autour de ses cheveux, lui brûlaient la peau quand une rafale particulièrement forte soufflait. Mais elle était reconnaissante d'avoir mal. Cela la distrayait de pensées bien plus douloureuses que n'importe quelle flamme et bien plus sombres que la nuit elle-même.

Ce soir-là, elle aida à brûler la pensée indépendante, les travaux de libres penseurs. Tout à coup, son propre nom – l'incarnation de la liberté personnelle elle-même – ressemblait à une raillerie.

À côté d'elle, comme hypnotisée, Inge fixait le feu incandescent qui transformait la liberté en cendres.

— Je n'oublierai jamais cette journée, souffla-t-elle avec une déférence quasi religieuse.

— Moi non plus, enchérit Libertas.

Mais dans sa bouche, les mots revêtaient un sens tout à fait différent.